

«Nous avons appris à voler dans les airs comme des oiseaux,  
à nager dans les océans comme des poissons,  
mais nous n'avons pas encore appris à marcher sur terre comme des frères»

Martin Luther King (1929-1968)

# DE LA NUIT A L'OMBRE

## ATHENAÏS



Athénaïs

De la nuit à l'ombre

© Athénaïs, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2018-4

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Remerciements à Isa pour son aide sur les traductions en allemand...*

## CHAPITRE 1

### Saint-Wandrille-Rançon

Monsieur le maire, Alexandre Bucaille, avait une nouvelle rude journée à affronter, et elles étaient malheureusement nombreuses en dépit du relatif bon comportement de l'Occupant. Depuis 1933, il dirigeait cette commune normande, entourée au Nord par l'Abbaye Saint-Wandrille, au sud-ouest par la Seine et au sud-est par la forêt domaniale du Trait Maulévrier, et avait pris ses fonctions sans jamais s'être douté du destin qui les attendait, lui et ses compatriotes. Ballottée entre Rouen et le Havre, la vie de ce bourg avait été très paisible jusqu'à l'arrivée de l'envahisseur nazi. L'élus avait vu progressivement fleurir des affichages bilingues, l'installation d'unités de la *Feldgendarmarie* et avait appris à composer avec des agents de la *Geheime Feldpolizei*. Le drapeau tricolore, hérité de la Révolution depuis 150 ans, n'avait pas non plus résisté à l'impérieuse croix gammée qui flottait désormais à sa place sur tout bâtiment officiel. Comme tant d'autres villes et villages, Saint-Wandrille-Rançon avait peu à peu sombré dans la répression, la désinformation et la terreur.

Ce 3 mars 1942, donc, un officier SS s'était invité dans les locaux d'une municipalité destituée pour convoquer le pauvre homme. La moustache frétilleuse d'appréhension, il avait contourné son bureau pour suivre le militaire jusqu'à la place du marché, où l'on avait pris l'habitude de réunir la population, cernée par les mitraillettes allemandes. Les réticents étaient sauvagement brutalisés, qu'ils fussent des hommes ou des femmes, qu'ils fussent séniles ou infantiles. Tout le monde connaissait la raison de ce rassemblement forcé, tout le monde savait qu'il y avait eu un sabotage la nuit précédente, tous les secrets se propageant depuis la nuit des temps plus rapidement que les nouvelles criées au grand jour. Cette fois, c'était une ligne de télécommunication qui avait été coupée sur plusieurs kilomètres. On était là pour trouver des coupables, quitte à les désigner au hasard, en espérant viser dans le mille un jour où l'autre, convaincu que la meilleure stratégie était la violence et l'inflexion.

Le maire n'était presque plus qu'un citoyen lambda depuis que l'Occupant avait pris possession des lieux, et on ne le laissa ni s'interposer entre les armes et sa population, ni se distinguer des autres avec son écharpe tricolore.

« Que le responsable des actes terroristes qui se sont déroulés il y a quelques heures se dénonce ! aboya l'officier SS. Son courage épargnera l'innocence des autres ! »

Parmi la foule, Joséphine Brugneaud tremblait, collée contre son père. Elle fêtait son vingt-deuxième anniversaire mais les bougies sur le gâteau avaient laissé place aux canons des fusils. Son grand frère était parti à la guerre et n'en reviendrait pas. Ses trois cousins s'étaient portés volontaires pour travailler en

Allemagne en échange de la libération d'un prisonnier. Sa mère était morte avant 1940 de la tuberculose et son mari se consolait en se disant qu'au moins elle n'avait pas assisté à la débâcle de son pays. Tous ses grands-parents étaient morts de vieillesse quelque part autour de 1937, hormis sa grand-mère paternelle qui avait succombé à une mauvaise grippe accentuée par le manque de nourriture l'hiver précédent.

Joséphine était une enfant sage, une jeune femme docile qui s'occupait de son pauvre père qu'un éclat d'obus faisait boiter depuis la Grande Guerre, depuis qu'il avait posé le pied au mauvais endroit du côté de Verdun. Ses cheveux roux flamboyant formaient deux virgules sur ses joues angéliques. Elle avait hérité des yeux vert bouteille de sa mère et du nez droit de son père. Elle portait toujours son béret ainsi que sa capeline noire pour sortir de la ferme. Rien dans sa garde-robe n'avait pu être renouvelé depuis le début de la guerre, et elle traçait la couture de ses bas inexistantes au crayon noir – comme toutes les jeunes filles de son entourage – dans un souci de coquetterie.

La peur chevillée au corps, elle entendait gueuler l'officier en espérant naïvement que quelqu'un ferait un pas en avant afin de préserver ses compatriotes. Pourtant, personne ne s'avança, personne ne trahit personne. Le silence répondait au SS enragé. Il n'allait pas attendre longtemps : ces gens-là étaient d'une impatience malade. À peine cinq minutes s'étaient écoulées lorsque le militaire ordonna l'arrestation immédiate de onze personnes. Pourquoi pas dix, pourquoi pas une seule ? Mystère. Une, puis deux, puis cinq, puis dix personnes furent entraînées de force à l'extérieur de la foule, agrippées par des soldats allemands asservis. Il manquait donc une onzième personne. Un soldat fendit la foule à coups d'épaules, poussa une femme, et fit tomber la béquille du père de Joséphine, le regarda s'écrouler avant de l'entraîner brutalement par le bras. Joséphine tenta de le retenir et d'obtenir la clémence de l'envahisseur, mais elle n'obtint comme réponse qu'un coup de crosse méprisant. Inutile d'espérer la moindre gratitude de la part de ces assassins, mais c'était la fureur qui animait la jeune femme, outrepassant l'effroi que l'Occupant faisait naître dans ses entrailles.

Elle ne fut pas la seule à implorer le Seigneur, à hurler son désarroi tandis qu'on armait les fusils, à être retenue par des voisins pour l'empêcher de rejoindre les condamnés et risquer d'en faire partie, à exulter sa douleur lorsque les balles fusèrent et que les onze damnés s'écroulèrent telles des marionnettes de chiffon. Elle ne put se jeter sur la dépouille de son père qu'au départ glaçant des soldats, au rythme de leurs bottes de cuir et du grondement de leurs motos. Tout s'était déroulé si vite...

Au réveil encore elle se souvenait avoir souhaité à son père de passer une bonne journée, lui avait demandé de nettoyer les clapiers pendant qu'elle nettoierait les auges des cochons. Et puis quatre militaires étaient venus les arracher à leur maigre petit-déjeuner, les avaient poussés dans une bétailière avant de les jeter dans l'arène, et puis on avait fait ça. Comme s'il était encore possible de le ranimer, Joséphine secoua le cadavre, en vain. Des mains

puissantes l'en détachèrent, et alors ses cris redoublèrent dans des gesticulations hystériques. Des gens se chargèrent de débarrasser la place. Certains jetèrent des coups d'œil accusateurs au maire qui ne défendait pas ses administrés, certains toisèrent leurs voisins comme s'ils les soupçonnaient d'être d'égoïstes Résistants, mais ceux qui monopolisaient l'attention – à l'instar de Joséphine – étaient les proches des victimes qui avaient besoin d'exulter contre cette injustice devenue ordinaire.

La jeune femme se débattait comme une folle pour retourner sur la place, fermement maîtrisée par des mains amies. Emportée dans la voiture de Saturnin, la jolie rousse refusait d'apaiser sa colère. En pleurs et en cris, elle frappait contre les vitres, mal retenue par pourtant deux gaillards. Les trois hommes qui l'accompagnaient la contraignirent à regagner sa ferme plutôt que de courir retourner au centre du bourg, la firent asseoir sur l'un des bancs où gisaient encore des miettes de pain sec et un pot de miel ouvert.

« Jo, arrête. Il est avec sa femme, maintenant », lui dit Saturnin.

Saturnin était un peu bête, mais tellement gentil. Il n'avait pas été très doué à l'école et l'avait quittée dès la signature de l'armistice. Il était toutefois extrêmement assidu pour garder les vaches d'un troupeau dont le cheptel n'avait cessé de décroître depuis l'Occupation, les bêtes étant réquisitionnées par le Reich pour engraisser l'ennemi. Il était le plus jeune du groupe, le plus serviable aussi et le plus pacifique. Jamais une bagarre, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une réflexion déplacée.

« Je peux rester un peu avec toi, si tu veux ? proposa-t-il innocemment à Joséphine en proie à l'incompréhension la plus déroutante.

— Tu vas boire du café ; ça ira mieux après, intervint Claude.

— Ils n'avaient pas le droit de faire ça ! Ils n'avaient pas le droit ! Ils n'avaient pas le droit de faire ça ! » s'égosillait l'orpheline.

Claude avait été un camarade d'école de la jeune femme. Il n'avait pas été appelé sous le drapeau parce qu'il avait intelligemment présenté une fausse dispense médicale – lui-même ne se rappelait plus du motif invoqué, toujours était-il que la supercherie avait fonctionné. Dissipé en classe, il avait toujours su tirer son épingle du jeu, trouver une parade et était persuadé que tout problème, aussi complexe fût-il, avait forcément une solution simplissime. Il était grand, costaud, les cheveux en bataille. Il s'éclipsa dans le cellier pour faire bouillir de l'eau qui allait rester bien trop claire.

« Pas de gaspillage, elle s'en remettra, comme tout le monde », intervint Léon.

Léon était un rescapé de la débâcle française. Évadé d'un camp de prisonniers, il avait miraculeusement pu regagner son village natal après un périple semé d'embûches. Si l'ennemi n'avait jamais réussi à lui remettre le grappin dessus, c'était pour la simple et bonne raison que ses papiers avaient été égarés avant

son intégration au camp et qu'il n'avait alors été répertorié que sous un matricule. Lui aussi avait connu Joséphine à l'école. Enfants, ils se parlaient pendant la récréation chacun d'un côté de la grille qui séparait les filles des garçons. Bel homme, il avait nourri pour un temps une certaine attirance pour la rouquine, sans jamais aller au-delà du simple échange de sourires. Mais le goût de la bataille l'avait rendu un tantinet rigide et obtenir sa compassion était un exploit.

Ces trois amis, Jo ne les avait pas choisis. Ils étaient venus à elle, naturellement. La bonne entente s'était installée d'elle-même, faisant fi de la convenance qui admettait difficilement une amitié sincère et solide entre trois individus masculins et une fraîche jeune fille. C'était ainsi, Joséphine ne s'entendait guère avec les autres femmes. Son père avait autrefois trouvé ce comportement étrange, et puis il s'y était fait en constatant que cela n'avait pas fait d'elle un garçon manqué ni une Marie couche-toi là. Désormais, la jeune femme était seule, toute seule dans sa ferme vide. Saturnin lui embrassait les cheveux, et la belle rousse finit par se calmer. Elle refusa la tasse de chicorée entre deux hoquets pendant que le jeune homme séchait son visage et son cou humides.

« Tu vois, je t'avais dit de ne pas gaspiller, rappela froidement Léon.

— Oh ! ça va. Tu fais tout mieux que tout le monde, toi ! riposta Claude en croisant les bras.

— Ça t'a toujours vexé », répliqua l'autre.

La détresse de la demoiselle les détourna heureusement de leur querelle naissante. Toutefois, ils ne savaient pas quoi lui dire pour l'apaiser. À part la regarder essayer de rassembler ses esprits, leur impuissance les mettait mal à l'aise.

« Qu'est-ce que je vais devenir ? se lamenta Joséphine. Ils... Ils n'ont pas le droit... de faire ç... ça ! »

Et si pourtant, ils avaient le droit. Ils le prenaient, en tout cas. Même avec la meilleure volonté du monde, ni Saturnin, ni Léon, ni Claude, ni eux trois réunis n'avaient les moyens de réagir face à cette horreur.

« Moi, je ne t'abandonne pas dans cet état-là, affirma le plus jeune du groupe. Tu devrais venir quelque temps à la maison.

— Et qui va s'occuper des animaux ? fit observer la demoiselle.

— Tu viendras dans la journée, je t'accompagnerai. »

Soit, mais Joséphine devait d'abord encaisser le choc. Autour d'elle, ce n'était que souvenirs. Gisait encore sur la table le verre dans lequel le défunt père avait bu sa dernière gorgée de rouge, traînait encore un fragment de pâté qu'il avait dégusté la veille. Elle le revoyait assis quelque part à la droite de Claude. Perdre



un être cher était une épreuve difficile ; le perdre dans une aussi froide barbarie était insupportable.

« Il faut que j'aille nettoyer les clapiers, déclara-t-elle en se levant.

— Reste assise, lui conseilla Léon sans toutefois la retenir, ça ne presse pas à la minute.

— Ça aurait dû être fait ce matin, répliqua Joséphine sans se retourner. Il aurait dû le faire ce matin.

— Jo ! »

Les trois hommes la suivirent à travers la grange qui menait à l'étable. Une partie était dédiée aux lapins, l'autre aux cochons et la plus importante aux bovins – à l'époque où il y avait eu encore des bovins. Sur les vingt clapiers, trois étaient toujours occupés, et les cochons n'étaient pas assez gras. Soucieuse d'éloigner ses pensées des malheureux fusillés, la jolie rousse s'activa au travail avec énormément de zèle.

« On peut t'aider, peut-être ? demanda Claude.

— Si vous pouviez me rapprocher les sacs de paille, ce serait bien. »

Sur ses directives, les auges des cochons furent lavées dans la foulée, les gonds des barrières huilés, un coup de balai passé dans l'étable et les pièges à rats déposés autour de la réserve de blé. Ils eurent ainsi du pain sur la planche jusqu'au crépuscule, puis leur estomac sonna l'heure du souper dès la première minute d'inaction.

Joséphine avait finalement accepté l'invitation de Saturnin mais tenait à faire un brin de toilette au préalable. Elle salua Claude et Léon, puis entra dans sa chambre, ouvrit un placard qui contenait une commode de rangement, puis enfouit ses mains dans la bassine que le meuble soutenait. C'était une simple bassine en cuivre que la jeune femme remplissait régulièrement avec de l'eau du puits, de l'eau fraîche, souvent glacée, pas toujours très limpide. La demoiselle se passa un coup d'eau sur le visage, changea de robe, se recoiffa, déposa son béret sur sa tignasse flamboyante, puis emboîta le pas de son jeune ami.

Le duo arriva à destination en voiture, la mère de Saturnin à peine surprise de voir une passagère à ses côtés. Sans un mot, elle laissa Joséphine pénétrer dans la maison. Tout le village avait été témoin du massacre et un silence de plomb anima le repas. Des légumes sans arôme se perdaient dans un bouillon transparent. Mais il n'y avait que ça à se mettre sous la dent. La violente émotion qu'avait subie Joséphine quelques heures plus tôt aurait toutefois mérité davantage de vitamines. Aussi ne tarda-t-elle pas à aller se coucher dans la remise pour un repos bien mérité, une remise dans laquelle le père de Saturnin avait parfois séjourné sur les ordres de sa femme, laquelle avait flairé son haleine empoisonnée par l'alcool. Dormir et oublier, oublier la faim, le chagrin et tout le reste. Simplement oublier.

Le chant du coq tira douloureusement Joséphine de son sommeil. Le soleil apparaissait à l'horizon dans un halo d'ambre. Dès qu'elle croisa Saturnin, elle lui indiqua qu'elle ne resterait pas plus longtemps chez lui et qu'elle préférerait s'occuper de la ferme, que c'était la seule chose qui lui restait et qu'elle avait affreusement besoin de solitude.

« Merci quand même de prendre soin de moi.

— C'est normal, affirma le jeune homme. Ma porte restera ouverte. »

Jo risqua un sourire avant de tourner les talons. Elle passa ainsi quatre jours sans parler, à se sustenter très sommairement, trouvant refuge auprès de ses bêtes et laissant la lampe à huile dangereusement allumée dans la chambre de son père. En fermant les yeux, elle pouvait croire en sa présence et s'endormait. Assommée par la fatigue et de graves carences alimentaires, la demoiselle finit par emporter les derniers tickets de rationnement de feu monsieur Brugneaud.

La file d'attente à la boucherie était longue, mais pas autant cependant que dans les grandes villes. Une dame fit un malaise. Cela libéra une place. Joséphine se précipita pour lui porter assistance. Une seconde place fut libérée, et inutile de songer à la récupérer. Désarmée, la jeune femme implorait de l'aide, en vain. Elle réussit cependant à réanimer cette institutrice à la retraite qui avait appris à tous les enfants de ce village entre quinze et quarante ans à lire et à compter.

« Madame Laplace, vous sentez-vous mieux ?

— Ou... Oui... merci ma petite. Oh ! doucement, je crois que je me suis fait mal...

— Appuyez-vous sur moi, madame.

— Seigneur, ma cheville est très douloureuse ! »

Joséphine baissa le regard : l'articulation avait en effet doublé de volume en un rien de temps. Et la jeune femme qui voyait la vitrine se vider à vue d'œil.

« Allez-y, mon enfant, allez vous chercher à manger tant qu'il en reste.

— Je ne peux pas vous laisser là.

— Posez-moi sur ce banc en pierre, là-bas, je me débrouillerai. Allez vous chercher votre viande, ma petite ! N'allez pas vous priver parce que vous avez eu le cœur d'avoir de la compassion pour une vieille dame sur le déclin ! »

Joséphine eut toutes les peines du monde à porter madame Laplace jusqu'au fameux banc. Au prix de lourds efforts, elle y parvint et se dépêcha de retourner dans la file. D'autres femmes s'invitèrent à sa suite dont le visage lui était inconnu – c'était à croire que les boucheries des hameaux voisins avaient été dévalisées. À chaque cliente, la rouquine sentait monter l'angoisse. Lorsqu'arriva enfin son tour, une interminable heure plus tard, elle présenta à